

dide comme Marguerite, amoureuse et fidèle comme Dona Sol, orgueilleuse et tendre comme Chimène : elle avait toutes les tendresses, toutes les affections, toutes les séductions. O amour ! quel miroir trompeur es-tu ? Sous quelle décevante et menteuse image me la montras-tu jadis ?

— C'est à travers le charme de sa tendresse et de mon ardeur que je la voyais : ce charme disparut. Je la vis telle qu'elle était, inconstante et menteuse... Ce fut le jour le plus pénible de ma vie que celui où il fallut la faire descendre du trône que je lui avais élevé dans mon cœur.

— Anni, épargne-moi la raillerie, je souffre tant ! Je veux te faire mon juge et mon conseil. Ecoute.

— Un soir, il y a de cela trois années bientôt, je l'avais rencontrée chez Mme L... à une soirée. Tu sais mon goût pour la musique et le culte spécial que je professe pour Chopin, ce musicien des nerfs, du sentiment, cet homme qui souffre, soupire, pleure et rit à travers les pages de sa belle musique. Juge de mon étonnement lorsque j'entendis au milieu d'un grand silence les premiers accords en la mineur de Chopin, exécutés avec une habileté que je ne connaissais pas chez nos artistes ordinaires du piano.

— J'écoutai religieusement cette plaintive mélodie et je me laissai bercer par la plus douce des rêveries. Je portai les yeux sur l'exécutante. Elle était jolie. Des cheveux blonds, épais et dorés, avec quelques fleurs dedans, un cou très blanc ; elle portait une simple robe de tulle blanc, elle avait un air modeste et distingué.

— Quand elle quitta le piano, je m'approchai et je lui parlai. A ses premiers mots, je reconnus une éducation soignée, une âme vibrante d'artiste, un cœur aimant. Interrompant la causerie sur Chopin, elle me dit tout-à-coup :

— Mais, je crois vous connaître ?... Où donc vous ai-je vu ?... votre figure m'est familière, il me semble que je vous connais depuis longtemps.

— Assurément, vous vous trompez, lui dis-je. Si j'avais eu le bonheur de vous voir avant ce soir, soyez certaine que ma mémoire, que je crois fidèle, m'aurait vite rappelé vos traits : ils sont de ceux que l'on n'oublie pas quand une fois...

— Vous êtes flatteur... Voulez-vous causer ?

— Tels furent nos premiers mots. Que te dirais-je de plus ? Depuis cette nuit ma vie fut changée ; une toute autre manière de voir l'existence apparut à mes regards étonnés, et moi, railleur et incroyant, je me pris à dire que le monde ne devait pas paraître méchant ni les douleurs être amères près d'un ange comme elle. J'étais follement et passionnément épris. Sa candeur gracieuse et simple, sa naïve innocence, son affectueuse bonté, les mille soins qu'elle prenait pour guérir une blessure, chasser un souci, tout cela m'avait mis dans le sang une céleste ardeur.

— Je n'eus plus qu'un désir, qu'une pensée : l'épouser. Je l'aimais, elle m'aimait, j'étais riche, assez vieux, bien résolu à ne plus faire de folies, tout semblait facile dans la prompte réalisation de nos projets. Mais au contact de sa belle âme, mon cœur avait acquis une grande délicatesse de sentiments. Je n'étais rien dans le monde, j'étais nul dans la société, j'étais comme tous les autres et rien ne me distinguait des autres. Elle pouvait aussi bien en aimer un autre sans que j'eusse un reproche à lui adresser ; j'étais riche, voilà tout. J'aurais voulu être pauvre pour n'être aimé que pour moi, j'aurais voulu être brigand comme Hernani ou valet comme Ruy Blas pour être aimé par une Dona Sol ou par une Dona Maria. Je n'étais rien ; la rage me montait au cœur quand je considérais les années de ma jeunesse indolente passées dans les plaisirs, et que j'aurais pu employer à devenir célèbre, grand peut-être, célébrité et grandeur que j'aurais déposées à ses pieds avec mon amour.

J.-S. BLAIS.

(La fin au prochain numéro)

A FASCHODA

LES COULEURS ÉGYPTIENNES ARBORÉE PAR LES ANGLAIS



Poste et drapeau français

Le Sirdar et l'état-major

COUSINE NANETTE

LE CHEMIN DE FER

Ma cousine Nanette mourrait plutôt que de monter en chemin de fer. Déjà elle méprisait les voitures parce que, si on a des pieds, c'est pour qu'ils servent.

— Vous n'êtes qu'une originale, lui dit son gendre, domestique de la maison.

Mais Nanette hausse les épaules chaque fois qu'elle entend le bruit du train qui roule là-bas, dans la campagne. Elle se défie, car aujourd'hui on ne sait plus quoi inventer.

— Allez donc le voir d'abord, lui dit son gendre, vous causerez après. Mais vous avez trop peur.

— Il passerait sous ma fenêtre qu'il ne me ferait pas lever le nez de mon ouvrage, dit Nanette.

Elle se vante, la maman ! Elle est encore plus curieuse que têtue, et elle voudrait voir le chemin de fer, mais elle voudrait le voir seule, sans être vue.

Et tout à coup, un matin, elle part. Elle n'a prévenu personne. Elle s'est habillée, comme si elle allait au marché.

Elle porte, dans son cabas, un morceau de pain et un morceau de fromage et, par l'élévation du soleil, elle saura l'heure de manger.

Sur la route, elle ne regarde rien, ni les arbres, ni les prés. Elle ne s'occupe guère du champ des autres. Elle tâche d'imaginer le chemin de fer. Elle sent bouger trois ou quatre idées dans sa tête, comme des petits chats. Puis les chats dorment. Elle n'y pense plus. Elle verra bien.

Elle sait où se trouve la prochaine gare. Mais elle serait gênée devant le monde. Elle connaît un meilleur endroit, dans le bois. On lui a dit que le chemin de fer y passe, sous un pont. C'est là qu'elle veut l'attendre.

Elle s'assied sur une borne et déjeune, et, de temps en temps, par crainte d'une surprise, elle se lève pour guetter.

Et d'abord, il lui semble, bien que le ciel soit pur, qu'il fait de l'orage quelque part. Elle pose son cabas et son couteau à terre, se dresse, inquiète, et se place au milieu du pont, les mains jointes sur le garde-fou.

Dans une éclaircie, elle aperçoit une fumée blanche et tortue qui monte. Le tonnerre s'éloigne ou se rapproche comme un bourdon va et vient par une croisée ouverte. Puis les arbres sifflent et hurlent et Nanette se bouche les oreilles. Elle saute en arrière du garde-fou et s'agrippe des pieds au pont qui tremble.

Une odeur de roussi la suffoque, et vite elle se signe : Elle a vu le diable.

JULES RENARD.

LA REINE BÉRENGÈRE

En ce temps-là, c'est-à-dire au siècle de la chevalerie, les plus courtois parmi ceux qui maniaient la lance et l'épée, étaient les guerriers Maures. Ils étaient renommés pour leur loyauté, leurs manières polies et gracieuses, principalement avec les dames et demoiselles, se conformant ainsi aux engagements que contractaient ceux qui recevaient l'ordre de chevalerie.

C'était en 1139, pendant les guerres entre les Espagnols et les Maures, qui étaient venus s'installer dans leur pays. Le roi de Castille assiégeait la ville d'Oréja, tandis que la reine Bérengère, sa femme, s'était enfermée dans Tolède, sa capitale, pour la défendre. Elle se montrait souvent sur les remparts pour encourager ses soldats. Un jour, les chefs ennemis étant campés tout près des murailles, — on ne se battait pas à trois lieues de distance, en ce temps-là, — elle les apostropha en leur reprochant de venir attaquer une femme hors d'état de se défendre, plutôt que d'aller se mesurer avec les troupes de son mari.

Ces paroles étant venues aux oreilles du commandant en chef maure, aussitôt il ordonna la retraite ; mais, avant de partir, il fit défiler toute l'armée devant la reine, lui prodiguant les marques de respect et de soumission et célébrant sa beauté et ses vertus.

Le timide a peur avant le danger ; le lâche, pendant ; le brave, après. — J.-P. RITCHER.